

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N^o 1

1^{er} JANVIER 1889.

AVIS : Pour faciliter nos écritures, se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie, pour 1889; sauf avis l'abonnement continue. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

Conversations sur le spiritisme, les 11, et 25 janvier courant, à 8 heures 1/2 du soir, au nouveau domicile de notre librairie, 1, rue Chabanaï, On ne reçoit que les personnes munies d'une carte d'invitation personnelle.

A NOS LECTEURS

Nous sommes une très ancienne publication; peu de nos pareilles ont survécu aux événements depuis 1858, et cependant la *Revue Spirite* âgée de 32 ans, vise à aller jusqu'à la centaine avec le vif désir de toujours défendre la vérité dont le spiritisme est l'expression la plus large.

Au nom du Maître Allan Kardec, de sa compagne vénérée, et de tous les membres de notre société, salut à nos frères en publicité de langue Française qui s'occupent de la grance et capitale question de l'âme et de ses destinées; aux journaux *Le Messager*, *Le Moniteur de la Fédération Belge*, *Les Sciences Mystérieuses*, *La Lumière*, *Le Spiritisme*, *La Vie Posthume*, *La Religion laïque*, *L'Initiation*, *Le Lotus*, *L'Aurore*, *La Philosophie générale des étudiants swéedenborgiens libres*, *La Vérité de Buenos-Ayres*, nos vœux de longévité et de bonne confraternité.

Ce salut et ces vœux de nouvelle année s'adressent également à tous les périodiques de la presse spirite et spiritualiste étrangère avec lesquels nous avons des relations fraternelles et suivies, à leurs rédacteurs nos amis, à tous nos lecteurs fidèles auxquels ces quelques mots serviront de carte de visite, nos relations si étendues ne nous permettant pas de leur en adresser personnellement.

Nous ne rappellerons pas ce que la *Revue* a relaté tant de fois depuis le 1^{er} janvier 1888, c'est-à-dire :

1^o Que le spiritisme suit sa marche ascensionnelle, fatalement et logiquement :

2^o Que les écoles diverses qui se créent à côté de celle d'Allan Kardec sont en accord dans le fond avec le fondateur de nos doctrines, et qu'il faut connaître les points spéciaux sur lesquels l'entente n'est pas parfaite, pou

se bien rendre compte que les créateurs de ces écoles sont des personnes sérieuses et studieuses, animées de l'esprit de recherche et de progrès :

3° Qu'il faut avoir le respect du libre-penseur spirite pour celui dont les idées spiritualistes ont quelques points de divergence avec les nôtres :

4° Qu'il faut prendre et retenir de ces points de divergences tout ce qui est rationnel et en accord avec le bon sens et la raison, tout ce qui peut donner une impulsion sérieuse à nos doctrines spirites :

5° Que l'hypnotisme était la contrefaçon exacte de l'antique magnétisme, et que, démarqué de la sorte, par les académies scientifiques, il n'était pas moins vrai que ces académiciens tomberaient inéluctablement en plein dans le spiritisme par l'étude de l'hypnotisme, et c'est ce qui arrive actuellement :

6° Que le spiritisme bafoué, ridiculisé, toujours enterré, avait des partisans éclairés dans toutes les parties du monde. Cela est tellement vrai que le Congrès spirite de Barcelone, du 1^{er} septembre 1888, réunissait des délégués de toutes les nations du Sud Américain, de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, de la Suisse, de la Suède, du Danemark, de la Belgique, de la Hollande, de la France, de l'Algérie, de Constantinople, de la Russie, etc., que ce Congrès marquait une étape considérable dans la marche du spiritisme moderne, les affirmations qu'il a prises et les propositions adoptées l'indiquant suffisamment :

7° Que le spiritisme contenait en lui la véritable solution de la question sociale, la seule qui puisse avoir une durée certaine ; cela est tellement vrai que, à Barcelone, une grande réunion de libres-penseurs de la Péninsule Ibérique, représentant 150.000 signataires, ayant à sa tête les hommes les plus considérables en politique et en science, a voulu que cette réunion toute spéciale fût présidée par les spirites qui avaient été les présidents du Congrès spirite :

8° Que ce grand acte de réhabilitation dans l'opinion, vingt-cinq ans après l'autodafé des œuvres spirites sur la place des suppliciés, à Barcelone, indiquait que les libres-penseurs et les journalistes Espagnols, après avoir écouté les discours prononcés par des délégués spirites de toutes les nations, pendant les trois séances publiques du Congrès spirite international, jugeaient que ces orateurs divers représentaient la plus noble et la plus progressive des causes, et des idées intellectuelles élevées en accord avec le bon sens, la science et la raison :

9° Que, en France et à Paris, s'il devait y avoir un Congrès spirite en 1889, au 1^{er} septembre, ce ne pouvait être qu'avec le concours de tous les partisans de l'immortalité de l'âme qui croient aux rapports constants entre les vivants et les morts à l'aide des médiums :

10° Que en vue de ce congrès nous devions retenir les questions qui nous unissent, en écartant jusqu'à plus ample examen toutes celles qui nous divisent.

11° Que les questions personnelles devaient être éliminées, pour ne point imiter nos hommes politiques si après à faire dominer le moi et les intérêts de coterie misérables.

12° Et nous terminons en disant que, en vue du congrès, et si les spirites désirent qu'il ait lieu, il est temps que chacun mette sa bonne volonté et son énergie à l'œuvre. Toutes dissidences doivent se taire devant le but à atteindre, but noble et élevé bien propre à stimuler toutes les âmes vraiment spirites.

Au nom de notre Société et des rédacteurs de la *Revue spirite*, tous nos vœux et nos souhaits fraternels. P. G. Leymarie. — II. Joly.

Nota : En vue de l'Exposition, nous avons demandé, il y a 8 mois, plusieurs mètres carrés dans la section de la librairie française; on avait accueilli notre demande formulée selon le règlement; or, n'étant point intrigant, (où diable va se nicher l'intrigue lorsqu'il s'agit de place à l'exposition), il nous était répondu en décembre dernier que nous aurions un mètre carré; c'était une dérision! Nous avons réclamé et nous aurons deux mètres carrés lorsqu'il nous en eût fallu cinq. Tout était donné. Nous avons accepté, à contre-cœur il est vrai, désirant que la librairie spirite fût représentée. Une autre fois, nous n'attendrons pas un nouvel acte de mauvaise volonté, nous agirons pour ne pas être pris au dépourvu.

LEÇONS DE MÉTÉOROLOGIE

A L'USAGE DES MÉDIUMS GUÉRISSEURS

Il n'y a pas d'effet, sans cause.

Je l'ai déjà dit, les causes qui peuvent empêcher la guérison d'un malade sont innombrables, et parmi ces causes, celles-ci :

Les châtiments — les épreuves — la mauvaise foi du malade et ses idées puériles; et puis si le malade ne nous arrive pas sous l'égide de son ange gardien, parce que ce malade a une dette de reconnaissance à lui payer, nous ne le guérirons jamais, aussi savants, aussi perspicaces que nous soyons.

En examinant la question sous un autre point de vue, nous ne trouvons pas des causes d'empêchements matériels aux guérisons médianimiques, le

fluide guérisseur planant au-dessus de cette matière, mais simplement des retards dans les opérations de la guérison. La météorologie, science que je cultive, il y a des années, m'a permis d'observer une série de phénomènes atmosphériques, et de considérer si les moindres variations de l'air ne peuvent avoir une influence dans la cure des maladies ; ma réponse est affirmative. En conséquence, j'ai entrepris le travail suivant pour faciliter cette tâche à mes confrères en médiumnité et répondre à ceux qui nient l'influence des Esprits, et disent : « Ils n'ont pu faire telle guérison, avec leurs Esprits protecteurs, et nous, sans croire à quoi que ce soit, nous y parvenons. »

1° Tout se meut dans la nature, tout change ; il n'y a de stabilité que dans les lois générales.

Si bien des savants restent en arrière, aujourd'hui, c'est pour avoir cru à l'infailibilité de leurs appréciations ; l'homme de bonne foi cherche toujours la vérité, veut la faire connaître aussitôt qu'il l'a trouvée ; et ne défend pas de vieux systèmes par respect pour ceux qui les ont inventés. A ce point de vue, je cite M. Camille Flammarion, esprit droit qui rend à César ce qui est à César.

Les fourmis ne se révolutionnent jamais par caprice, pour le plaisir de s'accrocher aux jupes des femmes et piquer le corps des enfants ; la cause qui les force à sortir de leurs trous, à errer dans les rues, dans les champs, dans les maisons, c'est l'électricité dégagée par la terre en très grande abondance, alors que s'annonce du mauvais temps.

Ces animaux doués d'une constitution très nerveuse, apprécient, selon les sensations qu'ils reçoivent, l'approche du mauvais temps ; plus la masse de fourmi qui envahit tout est grande, plus longtemps durera le mauvais temps. Si les fourmis transportent leurs œufs, ou leurs petits, et s'abritent sous des caisses, des tonneaux, etc., c'est que des pluies terribles et longues s'apprêtent : c'est ainsi que cela se passe au Mexique.

Dans ce cas on voit s'effectuer un trafic continu entre elles ; elles cherchent à posséder le plus d'aliments possible pour les mettre en sûreté. La veille du mauvais temps aucune fourmi ne bouge, mais chacune est à son poste et espère un revirement ; ici, en vérité, il faut admirer la sagesse infinie par la grande prévision donnée à ces petits êtres.

2° Les oiseaux, d'un autre côté, se révolutionnent dans l'air et ils y montent à perte de vue ; ils crient et chantent beaucoup plus qu'à l'ordinaire.

Le perroquet bavarde, sans s'arrêter, du matin au soir.

La veille du mauvais temps, silence complet ; tout est tristesse.

3° Le porc, animal lourd, fait des évolutions à droite, à gauche, on le dirait atteint de folie.

Le chat lèche ses pattes, s'essuie la tête à chaque instant, et se trouve bientôt dans un état d'insomnie ; il baisse la tête et ne bouge pas de place.

Le criquet qui chante continuellement et nous fatigue les oreilles, ne chante plus la veille du mauvais temps.

Vienne l'orage et le chat est agile, le porc est tranquille et ne bouge plus.

4^e Arrivons à l'homme ; peut-il connaître, par le moyen de son enveloppe charnelle, quand il fera mauvais temps ? oui, il le peut, et s'il ne le fait, c'est qu'il se fie à ses instruments de précision, parfaits pour lui, et non à son corps auquel il n'attribue aucune vertu, et c'est le contraire qui a lieu.

Si l'homme ne mangeait pas tant de mets épicés, ne buvait pas tant de choses étranges sous le nom de boissons, il aurait, en général, son corps matériel impressionné par le moindre changement atmosphérique, comme l'est le mien. Je mets en ligne de compte la vue, l'ouïe, l'odorat, la finesse du toucher qui s'affinent d'une manière incroyable.

Ainsi le nitre que dégage l'eau de mer, m'avise, à des distances incroyables pour d'autres, de l'approche du mauvais temps quand je le flaire autour de moi ; dès que je ne le sens plus, je le sais, le jour suivant nous aurons du mauvais temps, et souvent c'est le même jour, rarement plus tard.

Une dame qui habite la rue de « Zamora », à la Vera-Cruz, m'envoie chercher dès 9 heures du matin ; depuis quelques instants j'étais chez elle, lorsque, tout à coup, je sentis une insomnie ; je baissais la tête, changais de couleur, et m'étendis dans le fauteuil, sans pouvoir parler. La dame, épouvantée, m'appellait, faisait des efforts pour me forcer à répondre à ses questions, et n'obtenait aucune réponse ; je lui faisais signe, avec la main, d'attendre, et revenu de cet état qui avait duré un quart d'heure, elle me dit : « M. Lagrange, comme vous êtes pâle ! qu'avez-vous donc ? voulez-vous qu'on vous donne un remède ? » Non, lui dis-je, je suis bien maintenant ; je vais vous guérir, et me rendre chez moi immédiatement, car il faut que je prenne du repos ; demain nous aurons du mauvais temps, très accentué par le vent.

Le jour suivant les tuiles des maisons volaient comme des feuilles de papier, nous avions un vent nord-est qui dura toute une semaine : il faisait trembler les maisons et tout le monde avait peur.

5^e A l'approche du mauvais temps, le système nerveux entier est ébranlé ; il y a pesanteur à la tête, faiblesse dans les jambes, envie de se coucher.

Si l'on est malade, il y a recrudescence de douleurs, insomnie, sommeil agité, etc., etc.

Qu'on observe mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, et chacun trouvera d'autres symptômes de prévision de mauvais temps.

Ici, le guérisseur doit agir avec prudence, ne pas charger de fluides les

malades et au contraire les dégager en faisant écouler le trop plein par les doigts des pieds, en posant les pointes de ses doigts sur les pieds (une main sur chaque pied, pendant deux ou trois minutes).

Donnez de l'eau magnétisée, et cela suffit ; attendez que le mauvais temps passe pour remagnétiser ou toucher vos malades, et vous ne perdrez rien, au contraire ; j'ai fait la preuve de ce que j'avance.

6° Maintenant, allons plus loin ; voyons ce que disent la nature et la science sur ce sujet. (*Je n'ai pas seulement lu, j'ai étudié ; on ne m'a pas dit, mais j'ai vu.*)

Un beau soleil, jaune couleur orange, annonce le beau temps.

Une lune très claire, annonce le beau temps.

Un soleil blanc, ou éclipsé par des vapeurs d'eau considérables, annonce la pluie.

Un soleil entouré d'une couronne couleur de paille, annonce un grand vent, et c'est ordinairement ainsi que s'annoncent les vents du nord, ou du nord-est.

Un soleil entouré d'une grande auréole couleur d'arc-en-ciel annonce de grandes pluies ; quand vous voyez ce phénomène, la pluie tombera dans 8 à 10 jours, et vous avez tout le temps de bien vous préparer à la recevoir.

Un nuage noir, ou couleur de plomb, passant très bas, annonce la pluie.

Le même nuage, à une très grande hauteur, ayant ses contours, ou ses bords, couleur d'arc-en-ciel, précède la grêle qui suivra la direction du vent qui emporte le nuage.

7° Poussons plus loin nos études, car nous sommes à une époque où tout doit être très clairement déterminé : j'aime la simplicité, et ce n'est point à l'aide de complications, et de longues phrases inutiles, bourrées de grands mots, qu'on parvient à civiliser les peuples ; l'on n'y parvient que par le raisonnement et la simplicité. (A ce sujet, je félicite mon bon ami, M. C. Flammarion, qui emploie ce mode de propagation.)

8° Les perturbations électriques sont la cause du mauvais temps, son équilibre donne le beau temps ; telle est la loi claire et simple, comme toutes celles de la nature, et pour cela, point n'est besoin de pénétrer jusque dans les profondeurs de l'espace infini ; savoir observer ce qui se passe autour de soi, c'est là toute la science des prévisions atmosphériques.

Si l'homme échoue très souvent dans ses entreprises scientifiques, cela est dû à la tendance fâcheuse qui existe dans l'humanité, de vouloir tout expliquer à l'aide de complications inutiles, et de ne vouloir jamais avoir l'ennui de s'être trompée. A ce mode est due la naissance de systèmes plus absurdes les uns que les autres ; la valeur de ces systèmes sera en rapport avec le rang des personnes qui les auront conçus.

Nous sommes partisans de la science, et il n'y a de science que dans la vérité, et non dans les systèmes de personnalités qui ne sont pas infailibles, puisqu'elles se trompent à chaque instant, en le faisant par orgueil et infailibilité terrestre, ce qui est une niaiserie. Le résultat des recherches d'un savant, doit se compléter par celui des autres savants. Suivons cette route en toute humilité et la postérité nous bénira.

DE LAGRANGE.

(A suivre.)

SPIRITISME

Tiré de la *Tribune* de Genève, du 23 novembre 1888.

Nous nous étions tout simplement imaginé que le spiritisme était une secte d'illuminés qui, en son temps, avait fait grand tapage et qui était morte maintenant. Il n'en est rien ; une récente thèse présentée à la faculté de théologie de Montauban par M. Eugène Lenoir, nous montre que le spiritisme vit bel et bien, qu'il ne s'est même jamais mieux porté, que ses adeptes se comptent par millions, huit millions dit la préface, et qu'ils ont, pour propager leurs doctrines des journaux fort nombreux en anglais, en français, en allemand, en espagnol, quatre-vingt-sept feuilles en tout, dont quelques-unes de fort considérables. J'avoue que cette étude m'a semblé des plus curieuses et bien propre à jeter le trouble dans un esprit qui n'est pas préparé. Il est donc nécessaire de dire en quelques mots ce qu'est le spiritisme. Pour ceux qui l'ignoraient, le spiritisme est une philosophie religieuse qui prétend se baser sur les révélations des trépassés. Remontant dans le passé pour en interroger toutes les religions, M. Lenoir se fait fort de prouver que toutes ont, sinon pratiqué, du moins cru à ces révélations, qu'une foule de points obscurs dans les croyances antiques, Egyptiens, Chaldéens, Hindous, et les faits si étranges de « possessions » et d'« apparitions » si fréquents au moyen âge, s'éclairent d'une lumière soudaine à la lueur des révélations spirites.

Est-ce à dire que le spiritisme puisse servir de foi positive, tenir lieu de la révélation chrétienne, comme l'a cru Allan Kardec ? M. Lenoir ne le croit pas. Il pense cependant qu'il ne faut point dédaigner le spiritisme, puisqu'il suffit à alimenter la vie spirituelle de quantité de personnes. En Espagne, par exemple, le spiritisme se recrute surtout parmi ceux qui ayant abandonné le catholicisme, sentent pourtant le besoin de rattacher leurs idées morales à une foi quelconque. Le spiritisme peut devenir le premier pas sur la voie du christianisme. Il est beaucoup d'esprits que les faits seuls convainquent. Or, le spiritisme rend positive l'existence d'une autre vie, la

fait toucher du doigt pour ainsi dire. Citerai-je pour preuve ces nobles paroles de sir Russell Wallace, un des plus grands savants d'Angleterre ? « J'étais, dit-il, un matérialiste si complet et si convaincu, qu'il ne pouvait y avoir dans mon esprit aucune place pour une existence spirituelle, et pour aucun autre agent dans l'univers que la matière et la force. *Les faits cependant sont des choses opiniâtres.* »

« Ma curiosité fut d'abord excitée par quelques phénomènes légers, mais inexplicables, qui se produisirent dans une famille d'amis ; et mon désir de savoir, et mon amour de la vérité me forcèrent de poursuivre mes recherches. Les faits devinrent de plus en plus certains, de plus en plus variés, de plus en plus éloignés de tout ce que la science moderne enseigne et de toutes les spéculations de la philosophie de nos jours. Ces faits me vainquirent. *Ils me forcèrent de les accepter comme faits, longtemps avant que je pusse admettre l'explication spirituelle* ; — il n'y avait pas en ce temps dans ma fabrique de pensées, de place pour cette conception, — peu à peu lentement la place se fit. Elle se fit non pas des opinions préconçues ou théoriques, mais par une continuelle action de faits sur faits dont on ne pouvait se débarrasser d'aucune façon. »

C'est de la même manière qu'ont été convaincus des savants éminents comme le physicien Crookes en Angleterre et l'astronome Zöllner en Allemagne, pour ne citer que les plus illustres. Il y a là des faits étranges qui déroutent au premier abord, des faits capables de troubler la quiétude de plus d'un savant, mais des faits qui finissent par s'imposer à un esprit dépourvu de parti pris et qui avant tout veut le triomphe de la vérité. M. Scherer, qui ne passe point certes pour un esprit crédule ou chimérique, cite ces faits — apparitions, suggestions mentales à distance, etc. — et tout en se réservant le droit d'en tirer une conclusion, il est bien forcé d'avouer qu'ils bouleversent toutes les lois de physique connues jusqu'à aujourd'hui.

Telle est la thèse que M. Eugène Lenoir a défendue avec talent devant la faculté de théologie de Montauban. Son ambition n'a point été d'écrire une étude critique sur l'état actuel de la question, étude qui n'aurait été bonne que pour une douzaine de spécialistes, mais un ouvrage de vulgarisation, qui se recommande par des qualités de sobriété et de clarté. Quelques exemplaires de cette thèse sont en vente à la librairie Béroud. M. Lenoir, qui s'est fort occupé de cette question, se propose, nous dit-on, de la traiter à nouveau en lui donnant des développements philosophiques et religieux qui ne pouvaient trouver place dans un cadre aussi restreint. Nous ne pouvons qu'applaudir à son idée. La matière est riche en effet et le sujet des plus actuels.

A. G.

LES LIBÉRÉES DE SAINT-LAZARE

(Discours prononcé par M^{me} EMILIE DE MORSIER, le dimanche 27 mai 1888 (1).

Mesdames. Messieurs, notre directrice générale, Mme Isabelle Bogelot, dont le courage ne peut pas être mis en doute puisque, au mois de mars dernier, par des tempêtes de neige, elle a traversé l'Océan pour aller représenter notre œuvre au congrès de Washington, a cependant la timidité de ne pas vouloir parler devant vous. Elle me charge donc de remercier en son nom, vous d'abord, mesdames et messieurs qui avez consenti à venir vous enfermer ici par ce beau soleil de printemps, Mlle Basset l'organisatrice de ce concert et les artistes qui ont bien voulu nous prêter leur concours.

Certes nous sommes habitués à voir ces représentants du grand et du beau se mettre au service de toutes les œuvres pour le bien; mais dans le cas présent, nous leur devons une reconnaissance toute particulière, car je le sais, le titre de notre œuvre est un épouvantail pour bien des gens.

Mesdames j'espère par quelques paroles dissiper ce malentendu, et vous faire comprendre que les pauvres femmes dont nous nous occupons ont autant que d'autres, et plus peut-être, droit à notre pitié.

Il y a peu de temps, appelée par le service de notre œuvre, j'entrai dans cette lugubre maison située au haut du faubourg Saint-Denis et dont le nom seul a pris une signification si répugnante, que l'on hésite à le prononcer dans le monde. Après avoir franchi les premières portes verrouillées, je gravis le sombre escalier qui conduit à une première salle ou vestibule d'entrée. Là, on voit passer incessamment, vaquant à leurs occupations, les sœurs de Marie-Joseph avec leur voile noir doublé de bleu de ciel, symbole du rayon d'espérance que la charité chrétienne s'efforce de faire briller au dedans de ces tristes murailles. En me voyant entrer, une des sœurs s'approcha de moi et, par quelques mots à voix basse, m'indiqua une toute jeune fille frappée d'une première et légère condamnation. Craignant pour elle le contact des ateliers, les sœurs l'employaient comme fille de service. Sous le bonnet brun de rigueur d'où s'échappaient en boucles folles ses cheveux d'or, elle semblait vraiment être l'incarnation de la jeunesse et du printemps.

Comme je la regardais, le cœur ému, en songeant à cette mère qui au loin

(1) Ce discours a été publié pour éclairer le public sur cette question de la prison de Saint-Lazare qui est mal connue, et surtout pour faire comprendre l'injustice qu'il y a à n'avoir qu'une seule prison dans laquelle sont enfermées indistinctement toutes espèces de coupables et même des prévenus qui peuvent être innocentes. Cette étude, intéressera nos lecteurs; la *Revue* les tient au courant de cette question si palpitante des femmes coupables, question humanitaire s'il en fût, que les spirites doivent étudier à tous les points de vue.

pleure sans doute l'enfant dont elle n'a plus de nouvelles, la porte s'ouvrit brusquement et je vis entrer une femme enveloppée d'un long manteau noir. Sous la dentelle espagnole qui recouvrait sa tête et cachait son front, on apercevait deux yeux noirs fixes et sans regard. Le visage pâle et flétri portait la trace de la débauche précoce qui tue le corps avant que l'âme n'ait eu le temps de s'épanouir. Des paroles incohérentes sortaient avec un son rauque de sa bouche convulsée et, au milieu des propos grossiers et des exclamations de colère, revenait sans cesse, comme un rythme lugubre sur une note douloureuse, cette phrase : « Mon père est mort de chagrin. »

C'était une prévenue.

La sœur me regarda en portant lentement son doigt à son front. Je compris, et mes yeux et ma pensée allèrent tour à tour de la pauvre folle à la jolie enfant, de la fleur flétrie et souillée par la misère et la honte à ce bouton de rose à peine éclose, et que le souffle empesté de la grande ville n'avait pas encore tout à fait brûlé.

Mesdames, dans ce tableau que je viens de vous esquisser, se résume la raison d'être et le but de notre œuvre.

J'ai choisi, à dessein, parmi les faits douloureux qui se présentent, l'un des plus fréquents. Une jeune fille, presque une enfant, a dérobé un chiffon dans un de ces grands magasins qui, comme me le disait le directeur de la prison, lui envoient les trois quarts de ses pensionnaires. C'est à peine si elle comprend qu'elle a été coupable. Néanmoins le fait est là, c'est un vol, et je ne blâme pas la justice de sévir, car il est bon d'inculquer de bonne heure dans ces jeunes cerveaux l'idée que celui qui n'est pas fidèle dans les petites choses ne le sera pas non plus dans les grandes, et que la plus légère des fautes est souvent le premier pas qui conduit aux abîmes. Oui, l'enfant doit être punie, mais faut-il que sa détention, au lieu de redresser sa conscience, l'entraîne plus bas encore ? Je ne veux pas parler ici des inconvénients très graves de cette prison dont nous nous occupons, puisque l'État les ayant reconnus lui-même se propose d'y porter remède par des réformes sérieuses : mais il faut bien que je vous montre la situation telle qu'elle est aujourd'hui. Saint-Lazare n'est pas une prison spéciale affectée uniquement aux femmes de mauvaise vie, c'est la seule prison de femmes pour tout le département de la Seine.

Toute personne dont la justice doit s'occuper, et quelque soit la situation sociale à laquelle elle appartient, passera forcément par Saint-Lazare puisqu'elle y entrera en qualité de prévenue, et si vous pourriez jeter les yeux sur les registres du greffe vous seriez étonnés d'y trouver des noms qui n'ont pu arriver là qu'à la suite de drames intimes et privés où sombre parfois des individualités jusqu'alors respectées.

Quelle que soit la raison qui a amené une femme à Saint-Lazare, si personne ne lui tend la main dans la prison et à sa sortie, elle sera irrévocablement perdue. Voyez la jeune fille dont je viens de vous parler. Malgré tous leurs efforts, les sœurs peuvent-elles empêcher que l'atmosphère de ce lieu ne soit viciée? Peuvent-elles préserver la fille de tout contact fâcheux de jour et de nuit, car les prisonnières ne sont pas isolées, elles couchent quatre ou cinq dans la même cellule. Là, se nouent des relations qui se poursuivent à la sortie. Le sentiment de la honte, la peur que sa faute ne se découvre, poussent la jeune fille à fuir les milieux honnêtes. Elle se sent moins gênée avec les camarades qui savent ce qui lui est arrivé, qui la plaignent sans la blâmer et qui lui offrent les conseils de leur grande expérience dans le vice. Alors la pauvre malheureuse descend de degré en degré l'échelle que l'on ne remonte plus; elle reviendra encore et encore à Saint-Lazare, malade, dégradée, peut-être criminelle.

Mesdames, la première des conditions nécessaires pour relever une femme coupable, c'est de l'aborder non point avec cette pitié dédaigneuse qui ferme le cœur et arrête la confession sur les lèvres, mais dans un sentiment de véritable sympathie. Il faut pour un instant oublier la faute et ne voir que les causes qui ont amené ce pauvre être à faiblir. L'amour, je parle du grand et pur amour dont le nom, hélas! est trop souvent profané dans le monde en l'appliquant à ses tristes passions qui ne sont, au bout du compte, qu'un monstrueux égoïsme, — l'amour est semblable à un aimant. Lorsqu'il s'approche de ces âmes brisées ou flétries, il attire à lui des profondeurs de l'être toutes les parcelles de vie morale, tous les germes du bien qui peuvent encore y rester. Et voilà pourquoi nous trouvons parfois chez ces femmes que vous qualifiez de perdues, des âmes encore vivantes qui n'attendent qu'un rayon de soleil pour s'épanouir.

Ah! mesdames, si vous pouviez comprendre, vous les heureuses, les privilégiées, par quelles souffrances morales et physiques ont bien souvent passé ces femmes que le monde méprise sans s'enquérir de leur histoire; si vous pouviez suivre une de ces vies depuis le jour où elle débute paisible et heureuse au village jusqu'à celui où elle finit misérablement dans les hôpitaux ou les prisons de nos grandes villes, votre cœur serait pourtant ému. Mais vous allez pleurer et vous évanouir à la *Tosca* et vous n'avez plus de larmes pour les drames réels qui se jouent dans les lieux de misères et de honte, et dont les personnages ne sont pas de grandes artistes, adulées par la foule, mais de pauvres malheureuses broyées par la vie, vaincues par les tentations de la misère, méprisées et abandonnées de tous, et qui pourtant sont vos sœurs en l'humanité.

Vous vivez au milieu du luxe, du bien-être en tout cas; vous passez dans

le monde appuyées sur le bras d'un père, d'un frère ou d'un époux, prêts à vous défendre au moindre danger qui pourrait vous menacer. Si vous êtes mères, auprès de vous grandissent dans un nid de fleurs ces chérubins que le ciel vous envoie pour charmer vos jours, lorsque vient l'heure de dire adieu au printemps de votre vie, et dans la vieillesse vous pouvez encore goûter cette joie exquise de répandre à pleines mains le bonheur autour de vous, car, dans les classes riches ou aisées, l'aïeule est une providence et non pas une charge.

Que pourriez-vous savoir sur la vie de la femme, de la fille du peuple ?

A dix-huit ans, lorsqu'un sang jeune bouillonne dans les veines et que le cœur, naissant encore, aspire à tous ces bonheurs inconnus mais ardemment pressentis ; lorsque ce corps mince et souple aurait besoin du grand air et des chauds rayons du soleil pour s'épanouir et se fortifier, quelle est la vie de l'ouvrière dans nos grandes villes ? Le temps me manque pour vous la décrire, mais en résumé c'est toujours la même histoire. Un logement misérable dans les quartiers les plus peuplés : dix à douze heures d'atelier par jour ; comme salaire, pour les plus favorisées, tout juste de quoi ne pas mourir de faim, et encore si la vie ne se complique pas de la maladie ou des conséquences d'un moment de faiblesse. Lorsque la fille veut rester honnête, oh ! alors, il ne faut parler ni d'un ruban pour satisfaire la coquetterie, encore moins d'un plaisir quelconque, bal ou théâtre, d'ailleurs c'est là leur perdition. C'est à peine si les jouissances de la nature leur sont permises, car, dans les grandes villes, il faut de l'argent pour aller chercher l'air et le soleil. Ah ! si la vertu est parfois si difficile pour ceux qui n'ont jamais eu l'excuse de la misère, jetterez-vous la pierre à ces pauvres filles parce qu'elles n'auront pas eu le courage de supporter le martyre de la pauvreté ?

Et que serait-ce si je vous parlais de la mère, de la mère qui parfois doit choisir entre l'honnêteté et la vie de ses enfants. Il y a beaucoup de mères dans la prison et je ne connais pas de spectacle plus mélancolique que celui de cette grande salle où de pauvres enfants s'ébattent tristement autour des lits et des couchettes ; car jusqu'à sept ans ils sont gardés dans la prison, au-dessus de cet âge on les envoie, pendant la détention de la mère, s'ils n'ont pas d'autres protecteurs, à l'hospice des Enfants Assistés.

Je ne le nie pas, Mesdames et Messieurs, il y a dans la prison, comme ailleurs, de malheureuses créatures absolument dégradées, et que nous rencontrons lorsqu'il est trop tard pour les sauver, sur cette terre du moins, mais Dieu nous garde de jamais passer à côté d'elles avec indifférence ou mépris ! Lorsque, humainement parlant, un être semble en dehors de toute possibilité de relèvement, on peut encore penser à lui, espérer contre toute espérance et l'aimer. Qui sait si cette parole, si ce regard de tendre com-

passion que vous aurez laissé tomber sur lui ne l'accompagnera pas, comme une force bienfaisante et rédemptrice, pour le reste de sa triste vie, et jusque dans la mort qui n'est pas la fin, mais le commencement d'un nouvel ordre de choses.

Un jour, une sainte femme que j'ai le privilège de pouvoir appeler mon amie, Joséphine Butler, qui a voué sa vie à la rédemption des filles perdues, visitait un hôpital spécial en Angleterre. On lui indiqua une malade considérée comme la plus mauvaise et la plus endurcie de toutes. L'angélique visiteuse s'approcha de son lit, se pencha tendrement sur la pauvre fille, l'embrassa sur le front et passa plusieurs fois sa main dans ses cheveux en lui disant avec un de ces accents qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme : chère enfant, je vous aime. Alors ce cœur révolté fut enfin vaincu ; la pauvre fille pleura longtemps, et de ce jour sa vie fut changée.

Vous me direz maintenant : pratiquement que faites-vous ? Demandez-moi plutôt ce que nous ne faisons pas, car toutes les ressources de notre imagination sont encore insuffisantes en face de la complexité des situations qui se présentent.

En premier lieu nous allons une fois ou deux par semaine à la prison. Les sœurs, dont l'expérience est grande, et le bienveillant directeur nous indiquent les personnes qui leur semblent le plus dignes d'intérêt. Nous nous entretenons avec elles en cherchant à gagner leur confiance, nous étudions ce que l'on pourrait faire pour les aider à leur sortie. Ici c'est une jeune fille qu'il faudra renvoyer dans son pays pour la mettre à l'abri des tentations de la grande ville. Là c'est une femme que nous chercherons à réconcilier avec son mari, car vous n'ignorez pas que la loi, inégale pour les deux sexes, peut envoyer l'épouse en prison pour une faute qui, dans le monde, est à peine blâmée chez le mari, et que le code traite avec une indulgence remarquable lorsqu'il s'agit de l'homme. D'autres fois il nous faudra sauver les meubles de la pauvre ouvrière afin qu'à sa sortie elle ne se trouve pas sans domicile et livrée à tous les dangers de la vie en garni.

Tous les matins les femmes peuvent se présenter à notre secrétariat, 28, place Dauphine, où elles reçoivent des vêtements et un premier secours. Mais voici notre plus grand moyen de sauvetage.

Notre Directrice générale, Mme Isabelle Bogelot a eu une idée lumineuse que son génie administratif a su admirablement réaliser ; c'est de fonder près de Paris, à Billancourt, de petits asiles organisés sur le principe de la famille et dans lesquels nous pouvons recevoir temporairement des femmes et des enfants.

Lorsqu'on a quelque expérience du monde où l'on souffre, mesdames, on arrive à la conclusion que ce n'est ni sur les règlements stricts ni sur les

punitions sévères qu'il faut compter pour relever les coupables et fortifier les faibles. C'est en vain qu'un jardinier intelligent chercherait à perfectionner ses plantes et ses arbustes au moyen de greffes et de tuteurs si le grand soleil de la nature ne versait sur eux ses chauds rayons.

C'est en vain aussi que vous organiseriez des maisons de correction et des refuges pour les femmes et les enfants, si le céleste amour dont vous devez être les messagers auprès de ces pauvres âmes ne venait les fortifier et les épanouir. Les résultats obtenus par la force ne durent qu'un temps, et le progrès n'est véritablement accompli que lorsqu'il est le résultat de la volonté librement consentie de l'individu. Aussi nous a-t-il paru que la meilleure manière d'appliquer ce système d'éducation basé sur la persuasion, la tendresse et la liberté, c'était d'organiser de petits centres qui reproduiraient la vie de famille. Avec la meilleure des directions possibles, les grandes agglomérations présentent de graves inconvénients dont le premier est que les femmes, les jeunes filles n'y sont pas heureuses; beaucoup préfèrent la misère à ces sévères maisons. J'ai connu une jeune fille qui était dans une situation telle qu'il eût été impossible de la sauver sans la faire entrer dans un refuge. Lorsqu'elle vit la maison et fut instruite de la règle, elle sortit en me disant : « Je ne pourrai jamais vivre là, j'aime mieux mourir ! Je crus à une boutade et je cherchai à l'encourager en lui laissant le temps de la réflexion. Elle se suicida en effet. Son souvenir ne m'a jamais quittée et je l'évoque chaque fois que je suis prête à perdre patience avec ces pauvres enfants.

M. Maxime Du Camp, l'apôtre de la pitié et l'un des auteurs les plus compétents sur la question de la misère, me disait une fois : *« Aimer son prochain comme soi-même, c'est l'aimer comme il veut être aimé. »* Tous ceux qui s'occupent de philanthropie devraient graver cette parole dans leur esprit.

Permettez-moi, en terminant, et si je ne lasse pas votre patience, de vous raconter la dernière visite que j'ai faite à nos Asiles, cela vous fera comprendre notre méthode mieux que toutes les explications théoriques.

C'était un dimanche, et celui-là est celui des visites, car les femmes qui, avec notre aide, ont pu reprendre pied dans la vie et les enfants que nous avons placés reviennent à l'Asile comme au foyer raconter leurs expériences et chercher des conseils et de la sympathie. Dans la première de nos maisonnettes je trouvais l'une de nos directrices avec sa mère âgée. Cette dernière était encore toute tremblante d'une terreur que venait de lui causer un des enfants. Pour leur procurer un plaisir exceptionnel, elles les avaient conduits à la foire de Saint-Cloud. Un des gamins, habitué chez lui au vagabondage s'était sauvé sans rien dire. Jugez de l'émoi de la pauvre dame. Ren-

trée au logis pour demander secours à sa fille, elle y trouva l'enfant. On me fit monter au dortoir où je vis une petite tête blonde enfouie dans son oreiller, car chez nous les punitions ne sont jamais brutales. Inutile de vous dire que je profitai de mon autorité pour faire grâce, et deux minutes plus tard, mon compagnon jouait dans le jardin qu'il préférerait, paraît-il, à la foire de Saint-Cloud.

Le second Asile se trouve tout près du premier, en sorte que les deux petites familles peuvent voisiner et se prêter assistance mutuelle.

Il est tenu par une excellente mère qui a près d'elle son jeune fils; celui-ci travaille de son côté. Je dus tout visiter, le jardin et jusqu'aux poules qui donnent leurs quatre bons œufs frais chaque jour. Dans la chambre à côté de la cuisine, un groupe charmant aurait donné au visiteur ignorant l'illusion d'une famille réelle et heureuse; et moi qui *savais*, je me disais que ces familles formées par les liens du malheur et de la pitié sont peut-être aussi vraies que celles qui reposent uniquement sur les liens du sang; **en tous cas, ce sont les familles spirituelles** que la différence des positions sociales ni la mort ne peuvent séparer, et qui se retrouveront dans ces demeures célestes où il n'y aura plus ni souffrance, ni vice, ni injustice, ni prisons.

Deux petits garçons jouent dans un coin de la chambre. Cette jeune fille que vous voyez près d'eux, c'est la même que j'ai vous ai présentée dans mon premier tableau.

En sortant de prison elle est venue à l'Asile où elle se trouve sous la garde d'une bonne mère adoptive, elle s'occupe du ménage et conduit les enfants à l'école, car dans notre système nous bénéficions de l'enseignement communal pour nos protégés. Peut-être a-t-elle laissé au pays un petit frère, et ce rôle de grande sœur que nous lui donnons la rattache aux souvenirs de famille en effaçant de son cœur la trace des plaisirs dangereux qui ont été cause de son malheur. Et si nous ne devons pas réussir, si le vertige de la jeunesse entraîne de nouveau la pauvre enfant, car je vous l'ai dit, nos maisons sont libres et nul n'y est retenu par la force, le bien que nous avons fait ne serait pas perdu. D'ailleurs l'expérience nous a appris cette vérité, c'est que, dans ce monde nous ne sommes pas chargées de réussir, mais de recommencer, sans nous lasser jamais, chaque fois que nous avons échoué.

Le semeur qui jette sa poignée dans le sillon sait-il ce que deviennent les graines que le vent emporte au loin? Vont-elles mourir à la surface du sol ou germeront-elles en terre dans quelque lieu ignoré? C'est le secret de l'éternelle loi de la vie et des transformations.

Je vois encore un jeune homme à l'air doux et sérieux. Il est venu en vi-

site avec sa jeune sœur, dont il est pour l'instant l'unique protecteur. Les larmes me viennent aux yeux lorsque je regarde cette enfant avec ses yeux noirs et profonds qui semblent avoir déjà contemplé ou deviné toutes les tristesses de la terre, et ses beaux cheveux noirs sur lesquels bien souvent, sans doute, ont dû tomber les larmes brûlantes de la mère lorsqu'elle pressait sa fille dans ses bras avant de la quitter. Cette mère, je la vois souvent à la prison, et chaque fois elle me supplie en pleurant de ne pas abandonner ses pauvres enfants.

Je ne sais s'il y a dans cette assemblée quelqu'un qui pourra me comprendre lorsque je dirai que cette famille, foudroyée par une catastrophe financière, car le chef paye sa dette de son côté, est profondément digne d'intérêt.

La Société est si étrangement organisée et son fonctionnement si compliqué que, bien souvent, une culpabilité légale n'implique pas une culpabilité morale, tandis que le contraire arrive encore plus souvent. Eh bien, Mesdames et Messieurs, notre devoir à nous qu'un destin miséricordieux plutôt que nos vertus sans doute, a mis à l'abri des grandes tentations et des chutes fatales, notre devoir est de rétablir la justice divine là où la justice humaine a failli.

Et pour cela deux choses sont nécessaires : *la pitié et l'amour.*

LES MYSTIQUES

Tiré de la *Vigie algérienne* du 16 décembre 1888.

Il y a longtemps que notre vieille humanité a perdu la boule, c'est moi qui vous le dis !

Elle bat la breloque, la grande toquée ; elle tourne éternellement dans l'infinité bleue sans se douter qu'elle ne change pas de place et que le progrès est une blague immense. Pauvre planète !...

Et les plus fous, parmi les bracs, sont encore les savants, esprits graves et positifs, qui s'imaginent par des expériences probantes et des lois établies diminuer la part de l'inconnu dans la destinée. Plus ils cherchent, plus ils découvrent et nous mettent le nez dans la réalité, plus nous nous enfonçons dans le mystère, dans le rêve, dans l'idéal. Va te faire lanlaire !... Nous ressemblons à des aveugles qui auraient peuplé leur obscurité de fantômes délicieux et auxquels on rendrait tout à coup la vue.

Horrible désillusion ! Ils se crèveraient les yeux pour conserver leurs chimériques visions.

Je ne puis expliquer par d'autres raisons le retour au mysticisme qui pré-

cède l'an de grâce 1889, centième anniversaire des Immortels Principes et de la Sacro-sainte Révolution.

En plein dix-neuvième siècle, cent ans après M. de Voltaire, nous revenons aux croyances kabbalistiques de Cazotte, de Mesmer et de Cagliostro. Une inextinguible soif d'inconnu nous poigne aux entrailles. Le terrestre ne nous suffit plus : il nous faut du surnaturel, de l'extra-humain, de l'impossible, et ce que la table de Pythagore se refuse à nous dire, nous le demandons aux tables tournantes.

Tout tourne, tourne, tourne, les têtes surtout ! Le spiritisme, le magnétisme, la fantasmagorie et la kabbale sont à la mode du jour et leurs adeptes sont innombrables. Pas plus que vous, je ne l'aurais cru, si la preuve de ce que j'avance ne m'avait été donnée.

Un peintre algérien de mes amis m'a convié l'autre jour à une séance de spiritisme. On fit tourner une table. L'âme de quelques morts l'agitait de secousses violentes et la table se mit à me conter les histoires les plus macabres et les plus fantastiques. Elle se livra même à quelques fumisteries d'assez mauvais goût, mais dont il était impossible de se fâcher, tant cette table mettait de bonne grâce et de complaisance à cette petite représentation. Il va sans dire que ces démonstrations ne parvinrent pas à vaincre notre abominable scepticisme. Mais il y avait des croyants, parmi nous, et j'ai été fort étonné d'apprendre que les spirites convaincus et pratiquants formaient à Alger une secte assez nombreuse.

Ils se réunissent par groupes distincts, étrangers les uns aux autres, et ils poursuivent des buts différents. Le spiritisme a ses chapelles et ses journaux. On m'a cité un professeur de l'Ecole des Lettres qui est pourtant un *Fils du Siècle*, plusieurs dames que j'aurais garde de nommer et M. Tirman lui-même (le gouverneur d'Algérie), parmi les adeptes fervents des tables tournantes.

Un vieil Algérien qui a laissé de chers souvenirs à tous ceux qui le connurent, M. Bellemare, a écrit sur cette doctrine un gros volume que j'ai dans ma bibliothèque. Faut-il rappeler, enfin, l'aventure de ce conseiller de préfecture qui occupe aujourd'hui une haute situation à Paris et que je n'ai pas besoin de désigner plus clairement ?

Un soir, il se coucha après avoir travaillé longuement à son secrétaire. Le meuble était fermé à clé et la clé sous l'oreiller du dormeur. Le matin, en se réveillant, il rouvrit le secrétaire : sur une feuille de papier blanc il trouva tracé le nom d'un ami qui était mort cette nuit-là, et, sur ce nom, une rose était posée...

Les spirites vous racontent ces histoires sur un ton convaincu et avec un air de bonne foi qui déconcerte.

La Lumière, journal spirite, nous en apprend de plus raides encore. Un de ses rédacteurs se souvient à merveille, d'avoir été jadis l'âme de Pline l'Ancien, et il ajoute :

« Je me moque des railleries de ceux qui doutent, car ce sont des esprits bornés. »

Les sceptiques et les « esprits bornés » comme nous appelle sévèrement la *Lumière*, ne feront que rire de ces folies ; mais, au vrai, la chose est moins drôle qu'il ne semble, car, au fond de toutes les extravagances on devine des tourments, des angoisses, des inquiétudes et des tortures d'âmes. N'est-il pas incroyable que ces superstitions soient encore de notre temps ? Est-il possible qu'en pleine vie moderne, il y ait de ces rêveurs, de ces hallucinés, de ces extatiques ?

Il faut bien se rendre à l'évidence et admettre que l'humanité ne peut se satisfaire des réalités de la science ; qu'elle veut croire, même quand l'innuité de la foi lui est démontrée, tant son imagination a besoin de se créer un refuge contre la brutalité des faits.

Cela semblerait donner raison à M. Renan qui voudrait une religion nouvelle en l'honneur d'une déité mythologique que l'humanité lirait d'elle-même en quelque sorte... Mais cela revient à dire aussi que nous battons la breloque terriblement, et que nous tombons dans le gâtisme.

V. de COTTENS.

REMARQUE : Les écrivains de l'ordre de M. V. de Cottens, sont créés, précisément, par une école toute spéciale qui nous conduit au gâtisme ; nous l'avons déjà dit, sous le vernis de l'homme bien placé, qui enfle les phrases avec grâce et savoir, il y a le fumiste incapable d'études sérieuses, le lettré tel que nous l'a légué la vieille université, ou plutôt les séminaires où la noblesse relègue ses enfants.

Sevrés de grec et de latin, ils sont les radomonts de la science et effleurent tout sans rien connaître ; de cette école sont sortis les académiciens qui ont nié, *à priori*, toutes les découvertes dont l'humanité se glorifie depuis un siècle.

La seule superstition qui survivra à l'avènement du magnétisme, de l'hypnotisme, du spirilisme, sera la croyance en toutes les vieilles rengaines avec lesquelles on a formé les générations de gouvernants que le monde ne pourrait nous envier, rengaines dont l'église romaine est la seule et unique dépositaire.

CRITIQUE DE L'APOLOGIE DU CHRISTIANISME (Suite)

Voir la *Revue Spirite* du 15 décembre 1888.

ANALOGIE ENTRE CHISTNA ET JÉSUS-CHRIST.

L'histoire de Christna ressemble tellement à celle de Jésus-Christ, que certains orientalistes croient que cette dernière était copiée sur la première. Examinons cette question : quelques philosophes disent que les peuples disposés aux idées religieuses ont d'eux-mêmes inventé leur religion, comme les Indous, les Chrétiens et autres. Nous ne partageons pas cette idée, car nous voyons que les peuples, même les plus civilisés, modifient leurs religions mais ne les créent pas et ne les améliorent pas. Ainsi les Egyptiens, les Grecs et les Romains, éclairés sous tant de rapports, n'ont rien créé en fait de religion, mais ils ont matérialisé leurs religions venues primitivement spiritualistes de l'Asie; les Egyptiens par l'idolâtrie, les Grecs et les Romains par le polythéisme; et de nos jours nous voyons les peuples Chrétiens graviter plus ou moins vers le matérialisme ou l'athéisme. Par leurs propres instincts les peuples les plus éclairés altèrent plus qu'ils n'améliorent leurs religions, tandis que les religions les plus relevées par leur doctrine paraissent toutes provenir d'un révélateur divin avec le même caractère de spiritualité et de moralité élevées; ainsi la religion primitive des Aryas-Indous peut provenir de quelque révélateur inconnu, car elle est trop élevée pour admettre que ces peuples nomades aient pu l'inventer; elle paraît être restée pure tant qu'ils furent soumis au régime patriarcal et pastoral, mais lorsqu'ils se civilisèrent en se fixant, des corps de prêtres s'emparèrent du culte et le façonnèrent suivant l'intérêt de leur caste. Alors par négligence, ou à dessein, ils laissèrent leurs fidèles dans l'ignorance, et ceux-ci adoptèrent des religions grossières plus à leur portée.

Les peuples d'origine Aryenne, avec leur imagination novatrice, ont toujours modifié leur religion primitive. Les sémites et leurs descendants plus conservateurs se sont toujours fait remarquer par leur stabilité religieuse.

Christna paraît être venu rétablir dans sa pureté la religion indoue altérée par les Brahmanes; mais ceux-ci froissés dans leurs intérêts par ses réformes le firent périr. Plus tard le monde Gréco-Romain, plongé dans une civilisation corrompue, avait perdu toute notion de morale et de religion; Jésus-Christ vint pour rétablir la même doctrine qu'avaient prêchée Christna et d'autres révélateurs plus anciens et fut de même condamné à mort par les prêtres juifs que froissait sa doctrine évangélique. On remarquera que les révélations divines ont été nulles ou sans effet sur les races sémitiques jaune et noire, trop peu éclairées pour en profiter, mais seulement sur la race

blanche ditë Japhétique qui s'est toujours montrée très disposée au progrès et au changement, et qui par un effet de catalyse anéantit ou domine les races inférieures en contact avec elle. Les Chinois ne mentionnent aucun révélateur chez eux; ils croient que Lao-tseu et leurs premiers philosophes religieux sont venus s'éclairer en occident, probablement chez les Indous.

Nous spirites habitués aux phénomènes psychiques et d'outre-tombe, nous n'aurons aucune difficulté à admettre que l'humanité ait reçu à diverses époques des révélations provenant de Messies tels que Christna, Jésus-Christ et autres probablement plus anciens, et puis des doctrines religieuses, de prophètes ou de législateurs inspirés tels que Moïse, Zoroastre, Boudha, etc., n'agissant pas en leur propre nom comme les Messies, mais au nom de Dieu qui les inspirait. Les religions-spiritualistes des Indous et des Chrétiens ont été révélées chacune par un Messie portant le même nom, enseignant la même doctrine, rencontrant les mêmes difficultés; ces deux Messies meurent assassinés et leurs corps disparaissent. On a lieu de présumer que c'est le même esprit, mandataire de Dieu muni de pouvoirs surnaturels, peut-être préposé à la direction du globe, qui a animé le corps de ces Messies venus à différentes époques prêcher aux nations intelligentes la morale évangélique.

Plus tard nous reparlerons de la nature de l'esprit des Messies. Les poètes indous, pour rehausser Christna, l'ont divinisé et ont probablement exagéré ses miracles. Et tout porte à croire que les compilateurs des évangélistes ont embelli dans le même but l'histoire de J.-C. en y intercalant des faits attribués à Christna, lesquels avaient eu plein succès en Orient; car si J.-C. avait fait tous les miracles racontés par les évangélistes, il aurait fait bien plus d'effet, de son vivant, dans l'empire romain.

Les Christnéens bien avant J.-C. avaient établi des cérémonies et des sacrements comparables à ceux du catholicisme; Brahma créateur a été victime de la création en ce qu'il a sacrifié son fils Christna qui est mort sur notre terre pour racheter l'humanité du péché originel; ainsi Brahma est à la fois sacrificateur et victime; pour le remercier de ces services, tous les matins au sarvameda (cérémonie symbolique de la création et du sacrifice) le prêtre officiant présente à Brahma sur l'autel son offrande en y joignant des prières en l'honneur de la création des êtres et de l'incarnation de Christna. Cette façon de messe indoue est la plus importante des cérémonies Brahmaniques; le prêtre ne peut procéder au sarvameda qu'après s'être purifié de ses fautes suivant le mode prescrit. Les matières des sacrifices sont : l'huile consacrée, l'eau Lustrale (eau bénite), l'encens brûlé à l'autel sur des trépieds d'or. L'offrande se compose d'une galette de riz arrosée de

beurre clarifié que le prêtre doit manger après l'avoir offerte à Dieu et sanctifiée par ses prières, (on voit que l'offrande est sanctifiée, mais non transmutée comme l'hostie dans l'Eucharistie).

Lorsque le Brahmanisme réserva aux initiés les pures doctrines et leurs cérémonies, et après la division des Indous en castes qui comprima leurs libertés et rabaisa leur intelligence, le culte vulgaire paraît avoir adopté les sacrifices d'animaux qui furent ensuite empêchés par la croyance à la Métempsychose, du moins par la généralité des Indous. Mais tout porte à croire que les divers peuples issus des Aryas, (les Egyptiens, les Grecs, les Romains et autres), livrés à leurs propres instincts, oublièrent les doctrines spiritualistes des Aryas-Indous, adoptèrent des cultes matériels, entre autres les sacrifices d'animaux et parfois ceux d'êtres humains; car une fois lancés dans cette fausse voie, ils croyaient être d'autant plus agréables à leurs dieux que les victimes humaines avaient plus de valeur par leur naissance, leur jeunesse, leur innocence et leur beauté.

Les Christnéens admettaient quatre sacrements : le baptême, la confirmation, la confession et le mariage. Dans les trois jours qui suivaient sa naissance, l'enfant devait être purifié de la tache originelle, et pour cela ondoyé avec l'eau du Gange (fleuve sacré), à son défaut avec l'eau lustrale (eau bénite). Le Baptême existait à l'époque Védique, Christna l'a consacré en allant lui-même se plonger dans les eaux du Gange; les Indous pratiquent encore cette cérémonie. Quant à la Confirmation, Manou et l'Ætharva-Véda (livre des préceptes) disent : Quiconque avant 16 ans n'a pas fait confirmer dans le temple sa purification baptismale doit être expulsé comme désobéissant à la loi divine. La Confession n'était point auriculaire, elle se pratiquait dans la cour de la pagode après le sacrifice; les pénitents avouaient leurs fautes devant un tribunal présidé par le doyen des prêtres et ils recevaient à titre de purification la pénitence imposée par le tribunal, laquelle consistait suivant les cas, en ablutions, mortifications, amendes, offrandes, prières ou pèlerinages. Quant au mariage les Védas disent : L'union des sexes dans le mariage est une chose sainte qui doit être consacrée par les prières du prêtre.

On voit que l'Eglise Romaine a beaucoup plus emprunté au cérémonial et aux rites brahmaniques qu'à l'esprit évangélique qui contraste par sa simplicité et ses courtes prières avec le culte catholique. L'Eglise a ajouté le sacrement de l'Ordre, parce qu'en n'ayant pas de caste vouée par la naissance au sacerdoce, elle est obligée de recruter ses lévites parmi les laïques, et puis de les ordonner prêtres. L'Eucharistie n'existait pas chez les Brahmanes parce qu'ils n'avaient pas admis la transmutation du pain et du vin en Dieu, sacrement essentiellement catholique imposé à tous les fidèles.

L'extrême-onction et la confession auriculaire sont des institutions catholiques d'abord facultatives, puis devenues de plus en plus obligatoires.

Les Aryas-Indous sont évidemment les plus anciens peuples éclairés du monde; ce sont eux ou plutôt leurs prêtres qui ont donné des noms sanscrits aux douze signes du zodiaque, lesquels ont toujours porté les mêmes noms chez tous les peuples qui ont eu des notions d'astronomie; on dit même qu'ils avaient connaissance de la précession des équinoxes. Tous les anciens systèmes religieux paraissent être venus de chez eux. Dans les races jaune et noire régnait un fétichisme grossier; ainsi les Chinois étaient primitivement dépourvus de vraie religion, lorsque Lao-tseu, 600 ans avant J.-C. leur importa les premières notions religieuses provenant des Indous. Toutes les langues riches dérivent du sanscrit, langue sacrée des Brahmanes; tandis que l'hébreu beaucoup moins riche a une origine toute différente.

LE BOUDDHA ÇAKIA-MOUNI.

Les orientalistes ne peuvent pas préciser la durée du Brahmanisme; il était en déclin lorsque, le Bouddha Çakia-Mouni naquit 623 ans avant J.-C., d'après le catéchisme bouddhiste de Ceylan; son père régnait au pied des montagnes du Népal. Çakia-Mouni destiné à réformer le culte Brahmanique fortement altéré, fut, dit-on, conçu sans péché et enfanté sans douleur; dégoûté de la vie mondaine de la cour, peiné de l'état malheureux des castes inférieures indoues, à 23 ans il alla méditer dans la solitude et la pauvreté sur les moyens de rendre l'humanité heureuse. A 35 ans la phase de recueillement était terminée la lumière s'étant faite, il reparut au milieu des hommes en moine inspiré, en réformateur doux et austère, relevant l'humanité au nom du Créateur, proclamant l'égalité des âmes devant Dieu et la prééminence de la vertu sur les distinctions humaines. Il venait jouer un rôle analogue à celui de Christna venu pour rétablir la pureté de la doctrine des Védas altérée une première fois par les Brahmanes, à celui de J.-C. combattant la doctrine des Pharisiens, mais surtout à celui de Luther qui n'apportait aucune doctrine nouvelle, mais ramenait le Christianisme à sa pureté primitive. On voit par ces quatre exemples que les corps sacerdotaux en soutirant à leur profit la vie intellectuelle des populations les abrutissent, état d'où elles ne peuvent sortir qu'à l'aide d'un réformateur inspiré.

Çakia-Mouni fut reconnu Bouddha par ses disciples, comme étant la quatrième incarnation du Dieu Bouddha, (la Raison suprême). Bouddha attira par ses prédications la foule des nombreux déshérités indous; il n'attaquait pas l'autorité des Védas; mais il ébranlait fortement l'oligarchie brah-

manique en détruisant les castes qui rendaient la situation des classes inférieures si malheureuses, tant pour l'âme que pour le corps. Il recrutait dans tous les rangs et chez tous les peuples les ministres de son culte qui était organisé en corps sacerdotal hiérarchique, dont lui se proclamait le chef, comme Dieu incarné ; il ne demandait à ses ministres que zèle et dévouement. L'Eglise Romaine semble avoir copié son organisation, et non l'oligarchie de la caste Brahmanique. Bouddha mourut naturellement, à 80 ans ; pendant toute sa mission il n'avait cessé de prêcher la fraternité et l'égalité des hommes devant Dieu. Sa doctrine si favorable aux classes déshéritées était en opposition formelle à certaines lois désespérantes du code de Manou ainsi conçues : Lorsque le souverain maître a destiné tel être humain à une occupation quelconque, celui-ci l'accomplit fatalement toutes les fois qu'il revient au monde. Tout individu qui reçoit en naissant une qualité bonne ou mauvaise, la retrouve spontanément dans les naissances qui suivent.

La législation de Manou était toute en faveur des Brahmanes et de la caste noble des guerriers. Quelques théologiens chrétiens semblent s'être inspirés de Manou en prêchant la prédestination des êtres humains tout à fait en opposition avec la doctrine de Bouddha et avec l'Évangile, et si contraire à l'indépendance humaine et à l'égalité des âmes devant Dieu.

Bouddha avait promulgué un décalogue ainsi conçu : Tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu seras chaste, tu ne porteras pas de faux témoignages, tu ne mentiras pas, tu ne jureras pas, tu éviteras toutes paroles impures, tu seras désintéressé, tu ne te vengeras pas, tu ne seras pas superstitieux. Ses principales maximes étaient : une compassion sans bornes envers toutes les créatures et la prohibition de toute cruauté, une constance inébranlable dans la foi, une profonde humilité, enfin la recherche de la perfection par le renoncement, et par la domination de l'esprit sur le corps.

La réforme de Bouddha était morale et sociale, il ne modifiait nullement les dogmes de Védas et de Christna ; son principal but était de combattre la tyrannie obscurantiste des Brahmanes, pour permettre à la raison individuelle d'interpréter librement les Védas.

L'histoire religieuse de l'Inde peut se résumer ainsi : 1^o le temps des hymnes et des Védas, 2^o le temps du Brahmanisme pendant lequel apparut Christa, 3^o le temps du Bouddhisme avec lequel le Brahmanisme a continué de marcher.

Le Bouddhisme finit par décliner, de même que toutes les religions qui ne peuvent pas raviver leurs croyances par des faits probants, comme le fait le spiritisme. Les Brahmanes appuyés par la caste noble des guerriers lui firent une guerre terrible, et après une longue lutte l'expulsèrent de l'Inde vers le 1^{er} siècle de notre ère. Mais il s'est maintenu dans l'île de Ceylan ; et

son successeur le Grand Lama représentant incarné de Bouddha, au milieu de 20 mille lamas ou prêtres de tous rangs, est fixé au couvent de Potala au Thibet sur les frontières de la Chine. Le Bouddhisme qui en Asie compte actuellement près de 300 millions d'adeptes est complètement dégénéré : ainsi le Nirvana, qui était primitivement le calme contemplatif de l'homme vertueux qui a triomphé de ses vices et qui par la prière communique avec Dieu, est devenu une doctrine d'anéantissement volontaire et d'affaïssement intellectuel ; les préceptes de haute morale ont cédé la place à des observances compliquées et puériles. Les jeûnes et les préjugés sur l'impureté de certaines substances qui avaient primitivement un but hygiénique sous le climat de l'Inde, sont devenus des actes religieux obligatoires. Les rites ont remplacé les doctrines. Un culte pompeux surchargé de cérémonies attrayantes pour le peuple a succédé à la pensée religieuse. Au fond des temples est placée la statue de Bouddha, à ses côtés les images de ses principaux apôtres, des cierges sont allumés, et les prêtres revêtus de riches chasubles de soie brodées d'or psalmodient des hymnes alternés au son du gong. Cérémonial ressemblant à celui du catholicisme, mais plus monotone. Dans les lamazeries du Thibet, centre du Bouddhisme, une machine à prières déroule le chapelet sacré aux heures réglementaires, l'indolent béat se borne à regarder passer les versets.

Le Bouddhisme ésotérique (réservé aux initiés) avait une morale aussi pure que celle de Christna ; on voit ce qu'il est devenu chez des peuples dépourvus de toute instruction. Le catéchisme bouddhiste de Ceylan dit en parlant des réincarnations : si l'homme a un excès de mérite, il renaît dans une position heureuse ; si le démérite domine, sa réincarnation sera une vie pleine de souffrance. Il enseigne aussi que les planètes habitées sont innombrables, que c'est le mérite ou le démérite qui détermine le monde où on doit renaître, et que les habitants de chaque monde ont un développement correspondant à l'état de ce monde ; enfin tout le Bouddhisme se résume ainsi : s'abstenir de tout péché, acquérir la vertu et purifier son cœur.

Nous voyons par là que le catholicisme a imité sous beaucoup de rapports le Bouddhisme, lequel a précédé J.-C. de six siècles ; nous voyons encore que les Bouddhistes étaient spirites, et que les esprits leur donnaient les mêmes renseignements qu'aujourd'hui sur la pluralité des mondes habités ; seulement leurs communications ne paraissent pas avoir eu alors la généralité et le caractère explicatif qu'elles ont de nos jours. On remarque que les divers peuples de l'Asie semblent depuis plus de deux mille ans frappés d'une atonie complète, vrai nirvana intellectuel ; ils n'inventent rien ne font progresser aucune découverte. On dirait que la Grèce et Rome ancienne ont soutiré toute leur énergie vitale et que l'Occident a absorbé leur acti-

tivité intellectuelle; il semble que ces facultés ne sont pas simultanées chez tous les peuples de la Terre et que la civilisation suit une marche rotative d'Orient en Occident à la surface du Globe. (A suivre.) AMY.

PROJET DE M. CLAUDE NICOLAS

15 novembre 1888. — Je vous sou mets une idée en vue d'activer, et même de précipiter l'avènement pratique du spiritisme dans notre monde en décomposition morale et bientôt matérielle grâce aux horreurs de la guerre.

Engageons nos amis à adresser des lettres aux administrateurs les plus influents de chaque pays, d'un département, d'une commune, pour les convier à ce résultat : faire que le président de la République, à propos de l'Exposition universelle, invite les gouvernements qui y prendront part à s'unir à la France, pour poser les bases d'un congrès universel, et l'organisation d'un tribunal arbitral destinés à régler les intérêts internationaux en litige. Si, en Europe, un million de spirites écrivent chacun trois lettres pour réclamer l'abolition de la guerre et l'avènement de la paix générale, ce qu'une majorité de citoyens déjà réclame d'esprit et de cœur, il faudra bien alors que tous les fils de famille qui encourent les chances malheureuses des combats et que nos gouvernants se mettent courageusement à l'œuvre.

Si les magistrats ne répondent pas à ces lettres, prions les journalistes de la localité de les publier; nous créerons ainsi une agitation progressive et pacifique qui conduira la Société Européenne à la paix !

J'ai préparé quatre lettres pour MM. Carnot, Floquet, l'archevêque de Paris et le président du Conseil Municipal : avec le canevas d'une proclamation à tous les peuples qui auront pris part à notre belle Exposition universelle.

Il est téméraire de ma part d'imposer mes idées à ces personnages éminents, mais ils n'ont pas la pensée que nous suggère le spiritisme, et nous devons les mettre sur la bonne voie si nous voulons obtenir de bons résultats.

Il serait bon que les journalistes d'une localité, dans laquelle se trouvent des personnages qui ont reçu des lettres, reçoivent le double de ces lettres et les reproduisent.

J'achève ma carrière ; à cette fin j'ai préparé ma lettre de faire part comme le doit faire tout spirite dévoué au bien-être et au progrès spirituel de ses frères; j'en ferai tirer une centaine d'exemplaires pour être distribués lors de mon décès. J'y déclare que je crois en Dieu, à sa bonté infinie, à sa toute-puissance, et aussi que le cléricalisme étant le plus grand ennemi du progrès je me dispense de la présence de ses mandataires; cette lettre d'un trépassé fera réfléchir celui qui en prendra connaissance.

CLAUDE NICOLAS.

LE MANDEB. OBJETS INERTES ANIMÉS

Madou, 7 décembre 1888 : Je continue les opérations du *Mandeb*. On peut endormir par le moyen du Mandeb qui est pour les Orientaux ce qu'est pour nous le Braidisme. Une fois la carafe pleine d'eau posée sur la table et la bougie allumée, je dis au sujet : « Fixez la flamme de la bougie, concentrez sur elle toute votre pensée ! » Le sujet obéit docilement, il est placé en face de moi et je l'observe ; au bout de deux minutes, il éprouve de légers picotements dans les yeux, petit à petit ces picotements s'accroissent, il ferme les paupières. Je le laisse dans cet état cinq à six minutes, après lesquelles je le pince de façon à produire des ecchymoses ; il ne se réveille pas et ne donne aucun signe de douleur. Je lui fais respirer de l'ammoniaque, il ne sourcille pas ; il est comme mort. Alors je lui souffle sur les yeux, et soudain, il se réveille. C'est de cette façon que depuis des milliers d'années les thaumaturges Orientaux endorment et réveillent leurs sujets. M. Braid, le créateur de l'hypnotisme en Occident, n'a fait qu'inventer ce qui était archi-connu du temps des Pharaons et pratiqué tous les jours.

Voici une seconde expérience qui fait également partie du Mandeb et dont l'origine se perd, en Orient, dans la nuit des temps. Je fais fixer à un de mes sujets appelé Porcheron, la flamme de la bougie à travers la carafe, je pose ensuite mes deux mains sur sa tête. Je lui demande : « Voyez-vous Mme X ? » Mme X. est une voisine dont on ne peut apercevoir la maison, à cause de sa situation et parce que j'opère dans une chambre de laquelle on n'a vue chez aucun des voisins : « Que fait en ce moment Mme X ? » dis-je à Porcheron qui avait répondu affirmativement à ma première question. « Elle balaye le devant de sa maison. » Aussitôt j'envoyai ma domestique s'assurer de ce qui en était. Elle revint une ou deux minutes après et me dit qu'en effet, Mme X. balayait le devant de sa maison au moment où Porcheron l'avait vue dedans la carafe. Elle rentrait chez elle au moment où ma domestique l'abordait. Je frictionnai le front de Porcheron pour le rendre à son premier état, et je le remplaçai successivement par deux autres sujets. L'un vit son père un parapluie à la main, sur la route de Blois, à deux kilomètres de distance de ma maison ; l'autre vit, dans sa cour, son palefrenier *appunter son cheval* (expression du pays qui veut dire faire la toilette au cheval), ce dernier fait vérifié à l'instant même se trouva être parfaitement exact.

Quant au précédent, il fut également reconnu exact, mais le lendemain seulement, après le retour du père du sujet.

Au dernier siècle, Cagliostro faisait fréquemment cette expérience et toujours avec succès. Ce fut même cette expérience qui contribua à le faire

passer aux yeux des grands seigneurs et des grandes dames de la cour pour un homme extraordinaire.

Je vous avouerai que, pour ce qui me regarde, malgré le succès que j'ai obtenu, j'ai de la peine à croire à la réalité du fait. Mon esprit est bouleversé et je ne sais que penser. Tout ce que je puis dire, c'est que, mes sujets ne sont pas des farceurs, mais des gens de bonne foi; quand on a eu vérifié l'exactitude de ce qu'ils avaient vu dans la carafe, ils ont été encore plus étonnés et plus stupéfaits que moi.

Je reviens sur la question du déplacement d'objets inanimés à distance et sans contact. J'ai fait de nouvelles expériences avec une grande plume de paon et deux bouchons de liège. Mes quatre sensitifs sont autour du guéridon et l'on pose la plume au milieu du plateau. Mes sensitifs n'étendent plus leurs mains comme autrefois au-dessus de l'objet. La plume ne tarde pas à se mouvoir sous l'influence et la force psychique qui émane du corps de mes sujets. Je dis à la plume : « Tourne-toi » Elle fait un tour sur elle-même. Je reprends : « Danse. » Elle s'agite comme si elle voulait danser et fait de vains efforts pour s'élever du plateau, comme quelqu'un qui voudrait danser mais ne peut lever la jambe parce qu'il a des semelles de plomb qui le retiennent au parquet.

J'interpelle de nouveau la plume : « Marche ! » Elle marche et arrive au bord du plateau : « Saute par-dessus bord ». Elle saute par dessus bord et tombe à terre. On la ramasse et on la replace sur le guéridon. Je commande à la plume de se tourner sur elle-même, elle tourne sur elle-même.

Prenant le ton bourru de quelqu'un qui est mécontent je lui dis ensuite : « Je ne veux plus te voir, va-t-en, va-t-en ! » Vite la plume prend sa course, saute par-dessus bord et disparaît.

A la plume je fais succéder deux bouchons de liège. On les place côte à côte au centre du plateau; quand je les juge suffisamment saturés de fluide je leur ordonne de se séparer et d'aller chacun de leur côté. Avec une docilité parfaite, ils se séparent et chacun va à un bout du plateau, je leur dis ensuite : « allez l'un au devant de l'autre, et embrassez-vous. » Ils vont l'un vers l'autre et se touchent comme deux personnes qui échangeraient un baiser. Je leur commande ensuite de se séparer et d'aller chacun de leur côté et de sauter ensuite par-dessus bord. Mon ordre est exécuté de point en point, ils se séparent, se rendent chacun de son côté vers le bord du plateau et arrivés là, ils sautent et tombent à terre.

Depuis que je vous ai écrit, j'ai répété à satiété les deux expériences de la plume et des deux bouchons, et aussi celles de l'eau et du porte-plume qui ne montrent pas moins de docilité. J'ai voulu m'assurer si mes yeux ne me trompaient pas, ces objets inanimés ont agi comme des chiens savants

parfaitement dressés. J'ajouterai que, ces expériences, ne sont plus seulement du ressort du magnétisme, elles relèvent aussi du spiritisme, car, les objets sont animés et mus par un fluide aussi docile qu'intelligent.

Veuillez agréer, Monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

HORACE PELLETTIER, Conseiller d'arrondissement, etc.

NÉCROLOGIE : Un spirite dévoué, intelligent et bon, M. CLAUDE HIPPOLYTE, horloger, est décédé dans sa 86^e année, à Paris ; l'inhumation a eu lieu à Coubron, Seine-et-Oise, à 25 kilomètres de Paris ; une suite nombreuse des habitants du quartier de Flandre accompagnaient le corps, chacun vénérât ce beau vieillard, si honnête, si judicieux, dont le tact si délicat était connu de tous.

Quelques spirites ont suivi le corps jusqu'à Coubron, et parmi eux, MM. Joly et Leymarie, délégués de notre société. M. Hippolyte fils, médium guérisseur bien connu pour son désintéressement, malgré son état malade qui ne lui permet pas de se déplacer, a voulu suivre son vénéré père jusqu'au lieu de la sépulture, accompagné de sa fille qui fut pour son aïeul bien-aimé, et pendant deux ans, une vraie sœur de charité.

Sur la tombe, notre délégué a parlé, nous donnons un résumé de son improvisation.

« M. Hippolyte, notre vieil ami, a voulu que son corps reposât dans ce cimetière, auprès de sa femme et de sa belle-fille qu'il revoyait avant de mourir ; ces âmes amies venaient à lui pour l'aider à se dégager, et cet homme qui ne se plaignait jamais, ce véritable philosophe leur tendait les bras ; il s'est éteint doucement, en serrant la main aux siens, en répondant à sa petite-fille qui le suppliait de l'emmener avec lui : « Cela ne se peut, il ne faut point demander l'impossible. »

Nous avons tous, gravée dans la mémoire, la belle et noble tête de M. Hippolyte, et nous entendrons longtemps encore sa forte et douce voix, si loyale et si franche, nous donner le judicieux et sage conseil. Ce fut une honnêteté nettement caractérisée, qui devait tout au travail manuel, aussi à la méditation sur les plus grands problèmes.

Il croyait à l'immortalité de l'âme, cet horloger qui est dans l'espace infini et peut y contrôler le travail divin du grand Horloger ; il se disait que rien ne se perd, pas un atome de la matière, pas un atome de la pensée, et que, les âmes toujours vivantes et agissantes, sont en continuelles relations avec les âmes incarnées. Il croyait à la réincarnation, parce qu'une vie, ne suffit pas à une âme pour recueillir assez d'images, et avoir ainsi tous les termes de comparaison pour s'élever intellectuellement en science et en moralité, et pour comprendre la loi intégrale de la vie dans ses phases successives.

Cher Monsieur Hippolyte, sous les rayons bienfaisants de ce soleil d'hiver, venez consoler vos enfants et réchauffer leur âme qui aime le bien, comme vous l'aimiez vénérable père.

A tous venez donner des conseils qui seront recueillis avec respect. Au nom de la famille, merci, amis fidèles qui avez accompli le pieux devoir, en venant jusqu'à Coubron confier le corps d'un ami au coin de terre qui l'attendait.

Mme CAROLINE DE BARRAU : Caroline de Barrau, cette noble femme dont le nom a été associé à toutes les causes qui touchent à la question féminine ainsi qu'à un grand nombre d'œuvres philanthropiques, n'est plus. Elle a succombé non pas seulement à la maladie, mais à l'excès de son dévouement au bien de l'humanité qui l'a usée avant l'âge.

Jamais elle ne sut se ménager, jamais elle ne put refuser son aide et son appui à ceux qui venaient les réclamer pour une cause juste ou pour une misère privée. Une pareille abnégation, une telle annihilation du Moi ne se rencontre guère dans notre Société dont le trait caractéristique est l'égoïsme ; elle obéissait simplement sans avoir seulement conscience de sa propre grandeur. Elle fut d'abord la femme du foyer, la mère dévouée dans tous les détails de la vie matérielle et par la haute préoccupation de l'éducation. Elle se fit la bienfaitrice des pauvres et des cultivateurs dans le beau pays où se trouvent les propriétés de la famille de Barrau. Puis, en dehors de ces premiers devoirs qu'elle remplit scrupuleusement, tout le temps dont elle put disposer fut consacré à l'humanité, aux souffrants, aux opprimés ; les défendant par sa plume, les soulageant par tous les moyens pratiques.

Mme de Barrau a de nombreux titres qui la recommandent à l'attention du monde intellectuel ; elle a publié des ouvrages de toute sorte, sur l'éducation, sur les questions sociales, spécialement en ce qui touche aux femmes. Elle eut un rôle important dans nombre de Sociétés : les Libérées de Saint-Lazare, la Fédération pour l'abolition de la prostitution réglementée, l'Amélioration du sort de la femme, etc., etc.

D'autres s'étendront longuement sur ces côtés remarquables de sa vie et de sa personne. Pour moi, dans cet adieu suprême que je lui adresse publiquement, je ne veux parler que de son âme et de son cœur. Je veux dire à mes sœurs qui liront ces faits inexpliqués mais pressentis : Celle que nous pleurons sera plus qu'un souvenir, elle restera une compagne dans le travail, une amie incomparable pour notre cœur.

EMILIE DE MORSIER.

Comme M. Duboutoz, de Genève, Mme OLYMPE DE DYBOWSKA, maison Liebschütz, rue Cracovie, à Tarnow, Galicie-Autriche, se met à la disposition des spirites voyageurs.

M. SAFFROY, buraliste, à la Neuve-Lyre, Eure, demande dans la mesure de ses moyens, à être utile à ses P. E. C.

BIBLIOGRAPHIE

HISTOIRE DE LA PRINCESSE VIOLETTE *fille du roi Bonheur*. — Voici une histoire attrayante pour les enfants, histoire renouvelée de nos grands conteurs, mais élargie, pour la rendre plus moderne et la mettre en accord avec nos idées nouvelles. Ce sont 156 pages bonnes à lire. Les mamans y attacheront pour le moins autant d'intérêt que leurs beaux bébés, tout y étant profondément moral et parfaitement enchaîné. Les enfants mal élevés, désobéissants, qui ont horreur du travail, recevront une leçon instructive en

constatant tout ce que la princesse Violette s'est attiré par son entêtement et par ses caprices.

Nous recommandons ce beau petit volume à toutes les mères ; les papas seront bien aimables de le donner comme cadeau utile et agréable ; l'auteur, *Paul Grendel* notre gentil ami, pour son œuvre d'artiste a choisi de beau papier, un format agréable, une impression de luxe, avec une gravure charmante ; il le vend 2 francs, seulement, ce qui le met à la portée de toutes les bourses.

Paul Grendel, est l'auteur de *LA FAMILLE DESQUINS*, ouvrage couronné à Rouen, admirablement écrit, qui se vend 2 francs ; *PRINCESSE VIOLETTE* a obtenu d'une société savante, la médaille d'or.

Avec l'ouvrage si attrayant de *M^{me} Antoinette Bourdin* : *POUR LES ENFANTS*, œuvre qui s'adresse aux filles et aux garçons âgés de 7 à 14 ans, les familles spirites auront trois bons et gentils petits volumes, écrits par des femmes pleines de cœur et dévouées à notre cause. Nous souhaitons un franc succès à ces livres amis.

M. O. HENRION, de Chénée, Belgique, est un professeur distingué poète à ses heures, qui a réuni ses œuvres poétiques en une brochure, sous ce titre : *OLLA PODRIDA, dernières poésies Françaises et Wallonnes* ; nous recommandons à nos frères en spiritisme, ces pensées d'un fidèle défenseur de la cause, orateur éloquent qui a fait ses preuves depuis plus de 20 ans. Nous avons remarqué : *Le chant du printemps*. — *La leçon de l'abeille*. — *Larmes et consolation*. — *Resurrexit*. — *La Brabançonne des écoliers*. — *L'école*. — etc. etc.

Les amateurs de langue wallonne, trouveront aussi dans ce petit volume de quoi les satisfaire ; cet idiome ressemble au Français de jadis, il est plein de saveur locale et de gaieté. S'adresser à *M. Oscar Henrion, instituteur, à Chénée, près Liège, Belgique*, et lui envoyer 2 francs pour recevoir *Olla Podrida*.

M. le *Général refugio Gonzalès*, notre vieil ami, qui vient de créer un nouveau journal spirite à Mexico, sous ce titre : *Ilustracion spirita*, nous envoie *CARTAS DIABOLICAS*, première édition de combat, qui nous semble contenir de bien étranges et intéressantes révélations ; prière à nos amis espagnols, de fixer leur attention sur le volume de ce vieux luttteur, ce fidèle défenseur de la cause.

Le *Général refugio Gonzalès*, à *Mexico, Mexique, Calle de Leandro, Vall, n° 4*.

M. Manuel Navarro Murillo, de Trujillo, Espagne, a fait imprimer chez *Torrents*, à Barcelone, une brochure intitulée : *ERRORES DEL POSITIVISMO*, que nos amis trouvent parfaite comme logique et enseignement ; nous regret-

tons de ne pas assez connaître la belle langue Espagnole, car nous eussions eu un véritable plaisir à lire et relire les *Erreurs du positivisme* : brochure à laquelle nous souhaitons beaucoup de succès.

Nous rendrons compte d'une brochure en grec, envoyée par M^{me} Marianthi Prissimitjaki.

HERCULANUM vient de paraître; depuis longtemps cet ouvrage nous était demandé, ces deux volumes étant la suite des ouvrages dictés à un médium russe par l'esprit *Rochester*, nous parlons de *Tibère* et de *l'abbaye des Bénédictins*. Herculanium est mieux conçu que les œuvres qui l'ont précédé, le style en est plus ferme et la trame mieux ordonnée; le premier volume surtout est éminemment dramatique. Les personnages déjà connus dans *Tibère* y jouent le premier rôle et revivent dans un cadre nouveau, à Herculanium dont l'esprit *Rochester* a dépeint admirablement la vie publique et privée dans un récit imagé, coloré et mouvementé; ces personnages là sont bien vivants, bien nature, se meuvent avec aisance dans une série de scènes bien conçues et très artistiques. C'est un tableau d'après nature de la grande existence des Romains à Herculanium au temps de sa disparition sous l'éruption et les cendres du Vésuve.

Le roman spirite et historique se poursuit, dans le deuxième volume, avec la parfaite entente des situations si largement tracée, dans la première partie de l'ouvrage; ce roman intéressera les spirites, parce que, surtout pendant le cours de ce drame, les idées qu'ils aiment y sont présentées hardiment et défendues avec logique par les personnages qui ont cette mission.

C'est une bonne œuvre que Herculanium; nos amis le voudront lire. Il se trouve à la librairie spirite, 1, rue Chabanais, Paris. 6 fr. les deux volumes.

L'ÉCRITURE ET LE CARACTÈRE, par J. Crépieux-Jamin, avec 146 figures dans le texte, in-8 de 316 pages sur beau papier, 5 francs, vient de paraître; avec ce beau volume deux correspondants qui ne se sont jamais vus pourront reconnaître leur caractère par l'étude de leur écriture. De même, n'est-ce point être sage que de se connaître soi-même, et ne rend-on point ainsi hommage à la vraie philosophie? Lavater, Gall, les pères de cette science, manquaient de précision ce qui discrédita pendant longtemps le fruit de leurs recherches.

Aujourd'hui les spirites ayant longuement étudié ce phénomène, l'union de l'âme avec le corps, l'influence qu'ils exercent l'un sur l'autre est représentée par des émotions que bien souvent aucun signe extérieur ne permet de découvrir, sauf par le geste qui accompagne la parole et la complète. Or, écrire est un geste matériel qui imprime sur le papier nos plus secrètes pensées, nos sensations invisibles, ou pour mieux dire notre manière d'être.

C'est là toute la Graphologie. L'ouvrage de M. Crépieux Jamin, *L'écriture et le caractère* contient ce que c'est que la philosophie de la graphologie; l'auteur en nous faisant de sérieuses révélations nous donne un véritable traité sur les caractères; il se sert des *résultantes*. Puis viennent les indications de la *Statistique* et celles de l'*Écriture des malades*, études scientifiques, en ce sens que M. Crépieux Jamin a fait de sérieuses études médicales, s'est fait recevoir docteur, et ne parle qu'en véritable investigateur; c'est-à-dire qu'il écrit avec simplicité, clarté, avec modération et correction. L'auteur prouve que la graphologie est une école de moralisation et que, par l'écriture d'une personne, notre opinion à son égard s'amende et que nous interprétons mieux le but de ses actes, de plus le graphologue lui-même, en se connaissant mieux à l'aide des traits qu'il trace, se corrige dans tous les sens, abandonne peu à peu ses mauvaises tendances pour en prendre de meilleures. L'écriture, voici le confesseur par excellence rêvé par le père de famille intelligent; celui-là ne démoralisera pas ses enfants. Soyons graphologues et nous serons pleins d'indulgence pour les autres, nous deviendrons nous-mêmes meilleurs en le prouvant par des actes. *L'écriture et le caractère* fait honneur à M. Crépieux-Jamin, puisse ce volume avoir un grand et légitime succès; nous le lui souhaitons car il le mérite à tous les titres. — 5 fr. le volume.

Nous présentons cordialement la bienvenue à PARIS-SAVOIE, journal hebdomadaire de la Colonie Savoisienne, dont nous venons de recevoir un numéro. Les nombreuses personnes qui ont de la sympathie pour la Savoie ou qui sont originaires de cette province si française, liront avec beaucoup d'intérêt ce journal dont la devise est : Union, Paix, Travail. Toute politique militante est écartée de la rédaction de Paris-Savoie qui n'est pas l'organe d'un parti ni d'une colerie quelconque, mais le journal de tous, sans exception, le journal de tous les Savoisien.

Les bureaux sont à Paris, 3, rue de Provence; abonnement : Paris et Seine, un an : 5 fr. Départements : 6 fr. Étranger : 7 fr.

LA VIE ÉTERNELLE ET LE SALUT COLLECTIF, par Ch. Fauvety, vient de paraître chez M. P. Verdad (Lessard), administrateur de la religion laïque, rue Mercœur, à Nantes, 0 fr. 50; il est inutile de dire, ce semble, que cette brochure contient en peu de pages, des pensées élevées et utiles profondément philosophiques, dignes du célèbre écrivain qui les a conçues.

Le Gérant : H. JOLY.